

UNE ETRANGE HISTOIRE¹

- I -

Les lecteurs de cette revue ont déjà lu dans ses pages des récits bien plus curieux et plus incroyables que l'histoire dont je vais relater ici des fragments. On n'oubliera pas par exemple l'extraordinaire conte russe où intervenait cet adepte, dans le château de l'homme riche, avec l'épisode où le petit enfant prit l'apparence d'un vieillard. Mais ce que je vais raconter, bien que ne contenant à mon sens rien d'extrêmement nouveau, diffère de bien d'autres histoires en ce que j'en ai été moi-même le témoin. D'ailleurs, à l'heure actuelle, ce récit n'est pas inopportun, et certains passages pourraient peut-être convenir pour expliquer divers événements curieux survenus en Inde et en Europe durant les cinq dernières années.

Tout d'abord, je dois dire que cette histoire — qui ne relate d'ailleurs pas tous les faits — a été écrite pour répondre à une instruction reçue d'une source à laquelle je ne saurais désobéir: cette simple raison donne déjà de l'intérêt au récit car nous sommes amenés à nous demander pourquoi la révélation de ces faits est aujourd'hui nécessaire.

Presque tous mes amis, en Inde ou en Europe, savent que j'ai souvent voyagé dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, ainsi qu'au Mexique, comme cette revue l'a d'ailleurs mentionné.

En 1881, par une très chaude journée de Juillet, je me trouvais près du porche de l'église Ste Thérèse à Caracas, au Venezuela. Cette ville a été fondée par les conquistadores

¹ Publiée en deux parties par W. Q. Judge dans la revue Theosophist de Juillet et de Décembre 1885.

espagnols qui envahirent le Pérou et le Mexique, et sa population parle espagnol. Il y avait ce jour-là une grande foule à la porte de l'église et, juste à ce moment, apparut une procession précédée d'un petit garçon qui courait en actionnant un bruyant claquoir pour faire peur au diable. Au moment où je notais ce détail, une voix en anglais me dit : « Curieux, n'est-ce pas, qu'ils aient conservé cette singulière coutume de jadis ! ». Je me retournai et vis un vieillard à l'aspect remarquable, qui sourit d'une façon étrange et me dit : « Venez avec moi pour bavarder ». J'obéis et il m'amena bientôt à une maison que j'avais souvent remarquée, avec sa curieuse vieille plaque espagnole destinée à placer la demeure sous le patronage de St Joseph et de Marie. Sur l'invitation du vieillard, j'entrai et vis tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'une maison ordinaire de Caracas. Au lieu de serviteurs vénézuéliens, sales et paresseux, il n'y avait que des hindous propres, comme j'en avais déjà vus dans les parages de l'île anglaise de Trinidad ; au lieu des désagréables odeurs d'ail et d'autres ingrédients que l'on sent partout dans la ville, l'air embaumait de délicieux parfums connus des seuls orientaux. Sur ces premières impressions, je conclus immédiatement que je commençais à vivre une merveilleuse aventure. .

Nous nous assîmes dans une pièce tendue de tapisserie et rafraîchie par le va-et-vient de punkas qui, de toute évidence, n'avaient pas été installés depuis longtemps, et la conversation commença. Je m'efforçais de trouver qui était cet homme, mais il éluda toutes mes questions. Bien qu'il n'admit ni ne niât qu'il put connaître la Société Théosophique de Madame Blavatsky ou les Mahatmas, il fit sans cesse des allusions me prouvant qu'il était parfaitement renseigné sur ces questions et qu'il m'avait accosté à dessein près de l'église.

Après toute une longue discussion, pendant laquelle je vis qu'il m'observait et ressentis l'influence de son regard, il déclara qu'il avait la liberté d'entrer un peu dans des explications, maintenant que nous avons fait suffisamment connaissance. Ce n'était pas par plaisir ni par espoir de profit qu'il avait dû venir dans ce pays, mais par devoir. Je mentionnai les souterrains remplis de trésors dont on présume l'existence au Pérou et il répondit que l'histoire était vraie et que sa présence dans cette ville était précisément en rapport avec elle. Ces souterrains, me dit-il, se ramifient depuis le Pérou jusqu'à Caracas où nous nous trouvons. Au Pérou, ils ont été dissimulés et leurs entrées ont été bouchées avec un soin défiant toute tentative humaine pour les découvrir mais, à Caracas, les accès n'ont pas été aussi bien protégés, bien qu'un terrible tremblement de terre ait nivelé la plus grande partie de la ville en 1812. Les Vénézuéliens sont rapaces, poursuivit mon interlocuteur et c'est sur l'ordre d'hommes qui, en Inde, connaissent le secret qu'il est venu ici pour empêcher la découverte de ces entrées. C'est à certaines saisons seulement qu'il est possible de les trouver : passés ces moments propices, mon hôte pourrait repartir en toute sécurité du fait que, jusqu'à la prochaine période favorable, personne, sans l'aide et le consentement des adeptes, ne pourrait découvrir ces accès.

Juste à ce moment, le son d'une curieuse cloche se fit entendre et l'homme me pria d'attendre là son retour car on l'appelait et il quitta la pièce. J'attendis un long moment, l'esprit rempli de spéculations et comme il se faisait tard et que l'heure du dîner était passée, je m'apprêtais à partir : à cet instant, un serviteur hindou fit irruption et se campa devant la seule porte. J'entendis alors une voix qui parvenait dans la pièce comme par un long tuyau : « Ne bougez pas encore ». En me rasant, je vis qu'il y avait, suspendu au mur où je ne l'avais pas remarqué

auparavant, un curieux plat d'argent de grande taille, brillant d'un vif éclat. C'était l'heure de la journée où la lumière du soleil venait frapper le plat et je me rendis compte qu'on pouvait y voir des figures que je ne pus déchiffrer. Jetant par hasard un regard sur le mur opposé, je constatai que le plat y renvoyait une réflexion sur une surface préparée de toute évidence à cette fin: toute la surface du plat s'y trouvait reproduite. L'image formait un diagramme avec un compas, un signe et des marques curieuses. Je m'approchai pour mieux voir mais, à ce moment précis, le soleil disparut derrière les maisons et les figures s'évanouirent. Tout ce que je pus distinguer, c'est que les lettres ressemblaient à des caractères exagérés de l'alphabet Tamil ou Telugu — ou peut-être Zend.

On entendit à nouveau un faible son de cloche et le vieillard réapparut. Il s'excusa, en disant qu'il avait été très loin mais que nous nous rencontrerions à nouveau. Je demandai où et il répondit : « à Londres ». En promettant de revenir, je partis en hâte. Le lendemain, mes efforts pour le retrouver restèrent vains ; je découvris qu'il y avait deux maisons dédiées à Joseph et Marie et je ne pus dire où j'avais rencontré le vieillard. Dans chacune des deux maisons, il y avait des gens parlant espagnol, des domestiques espagnols et des odeurs espagnoles.

En 1884, je vins à Londres et j'avais oublié mon aventure. Un jour, tout en flânant, je m'engageai dans une vieille rue pour examiner l'antique mur romain qui se trouve dans le Strand et qui remonte, dit-on, à 2.000 ans. Au moment où j'entrais pour regarder l'ouvrage, j'aperçus un homme d'aspect étrange qui me regardait entrer. Il me sembla le connaître ou l'avoir déjà rencontré, mais j'étais bien loin d'en être sûr. Ses yeux ne semblaient pas appartenir à son corps et son aspect extérieur était à la fois surprenant et attirant. Il parla au gardien mais sa

voix ne me dit rien. Le gardien sortit ; l'homme s'approcha et me dit :

« Avez-vous oublié la maison de Joseph et Marie ? »

Aussitôt, je reconnus l'expression qui émanait de ces fenêtres de l'âme mais pourtant ce n'était pas le même homme. Décidé à ne pas lui donner satisfaction, je répondis simplement par la négative et j'attendis.

« Avez-vous réussi à déchiffrer l'image réfléchie du plat d'argent sur le mur ? » Cette fois, l'endroit était complètement identifié mais non la personne.

« Eh bien ! » dis-je, « j'ai vu vos yeux à Caracas, mais non votre corps ». Il rit et répondit : « J'avais oublié ! Je suis le même homme mais j'ai emprunté ce corps pour le moment et je dois effectivement m'en servir un certain temps mais c'est une tâche bien difficile à mon avis que de le maîtriser. Il ne répond pas tout à fait à mon désir. Bien entendu, vous connaissiez l'expression de mes yeux mais j'avais complètement oublié le fait que vous regardez le corps avec des yeux ordinaires. »

Une fois de plus, je l'accompagnai à sa demeure, et, sans penser à sa personne, tout occupé que j'étais à écouter avec l'âme, j'oubliai la transformation, bien qu'elle fût toujours effective. Il me fit aimablement un récit de certains faits d'un immense intérêt en rapport avec lui. Il commença ainsi :

« Il est arrivé que je me laisse aller à me tromper moi-même, en oubliant la Bhagavad-Gîtâ qui enseigne que l'homme est l'ami de son âme et également son ennemi, alors que j'étais dans une retraite au Nord de l'Inde où j'avais passé de nombreuses années. Mais la chance se présenta à nouveau de réparer la perte résultant de mes erreurs et on me donna le choix de prendre ce corps d'emprunt. »

A ce moment, le signal de la cloche résonna et il me quitta à nouveau. A son retour, il reprit son histoire.

Si on m'en donne encore l'opportunité bientôt, je ferai la description de cette scène mais il me faut ici m'arrêter pour le moment.

- II -

Beaucoup de lecteurs ne peuvent croire que je n'aie pas eu la liberté d'écrire tout ce récit en une fois, et ils ont souri en lisant que je continuerais si j'en avais l'autorisation. Mais tous ceux qui me connaissent bien se douteront qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que j'ai dit. Peut-être cela intéressera-t-il ceux qui savent lire entre les lignes d'apprendre que j'ai essayé plusieurs fois de terminer l'histoire pour pouvoir l'envoyer comme un tout unique à la revue: à chaque tentative et atteignant le point où finit le premier chapitre, il est arrivé que mes yeux se brouillent ou que les notes préparées pour le travail m'apparaissent complètement vides de sens ou que quelque autre difficulté survienne de telle sorte que je n'ai jamais pu jusqu'à maintenant aller plus loin que la première partie. Il est très clair pour moi que ce travail ne sera jamais terminé, bien que je sache pertinemment tout ce que j'ai à dire. La présente suite doit donc constituer la dernière partie, du fait qu'en essayant d'aller jusqu'à une conclusion je perds inutilement beaucoup de temps à lutter contre ce qui, de toute évidence, désire m'empêcher d'entrer dans tous les détails. En conséquence, pour pouvoir présenter ne serait-ce que ce qui suit, je suis obligé de passer sous silence maints incidents qui pourraient présenter de l'intérêt pour plusieurs personnes mais je m'efforcerai de me

rappeler particulièrement — pour les relater — les points d'une nature philosophique qui m'ont été répétés.

Alors que j'étais assis en attendant le retour de mon hôte, je ressentis l'influence morale d'un autre mental, comme une fraîche brise venant de la montagne. C'était le mental d'un être enfin parvenu au point où il ne désire rien d'autre que ce que Karma peut apporter: au moment où cette influence m'atteignit, je me mis à entendre une voix qui semblait me parler par un long tuyau dont l'extrémité était dans ma tête mais qui s'étendait dans l'espace sur une immense distance, rendant le son de la voix très faible et éloigné. Cette voix disait :

« L'homme dont les passions entrent dans le cœur, comme des eaux se déversant dans l'océan passif qui jamais ne quitte son lit, obtient le bonheur et non celui qui vit dans la poursuite des désirs. L'homme qui a abandonné les appétits de la chair et œuvre sans désirs incontrôlés, libre de toute prétention et d'orgueil, obtient le bonheur. C'est l'état où l'homme se repose entièrement sur le divin. Celui qui possède cette confiance dans le Suprême ne s'égare pas: même au moment de la mort, s'il atteint cet état il se fondera dans la nature incorporelle de Brahm. Celui qui goûte *l'Amrita* qui reste de ses offrandes obtient l'esprit éternel de Brahm le Suprême. »

L'atmosphère de la pièce semblait contribuer à imprimer ces paroles avec une plus grande force dans ma mémoire et, en retournant dans ma chambre ce soir-là, je retrouvai ces phrases dans la *Bhagavad-Gîtâ*. Je compris qu'elles m'avaient été envoyées d'un endroit ou par une personne méritant tout mon respect.

Occupé que j'étais par ces pensées, je n'avais pas remarqué que mon hôte était revenu: en levant les yeux, je fus un peu surpris de le voir assis plongé dans une lecture, de l'autre côté

de l'appartement. Ses habits anglais avaient disparu ; un blanc dhotî indien le recouvrait et je pus voir qu'il portait autour du corps le cordon brahmanique. Pour une raison ou pour une autre, il portait, suspendu à une chaîne autour de son cou un ornement qui, s'il n'était pas rosicrucien, était certainement ancien.

A ce moment, je fus témoin d'une nouvelle transformation. Il me sembla que d'autres visiteurs, qui n'étaient pas humains, étaient entrés avec lui, bien que sans passer par la porte. Au début, je ne pouvais les voir, bien que je fusse conscient de leur présence et, au bout de quelques moments, je me rendis compte que ces êtres, quels qu'ils fussent, se précipitaient en tous sens dans la pièce, comme sans but. Ils n'avaient cependant pas de formes. Ceci m'absorba de nouveau, si bien que je ne dis rien et mon hôte resta également silencieux. Au bout d'un certain temps, ces visiteurs en mouvement perpétuel avaient pris suffisamment de matière dans l'atmosphère pour pouvoir devenir partiellement visibles. De temps à autre, ils créaient une sorte d'ondulation dans l'air, comme s'ils troublaient le milieu où ils s'ébattaient, comme le fait la nageoire d'un poisson qui trouble la surface de l'eau. Je me mis à penser aux formes élémentales dont parle Bulwer Lytton dans *Zanoni* et qui ont été illustrées dans le curieux livre d'Henry Kunrath sur la Cabale des Hébreux.

« Eh bien ! » dit mon étrange ami, « les voyez-vous ? N'ayez aucune crainte, ils sont inoffensifs. Ils ne vous voient pas, à l'exception de l'un d'eux qui paraît vous connaître. On m'a appelé pour me demander de voir s'il vous serait possible de les observer et je suis heureux que ce soit bien le cas. »

« Et cette forme qui, dites-vous, me connaît », répondis-je, « pouvez-vous l'identifier d'une façon ou d'une autre ? »

« Eh bien ! », dit-il, « appelons cette forme *lui*. Il semble vous avoir vu — avoir reçu l'impression de votre image, comme une photographie sur une plaque et je vois également qu'il est relié à vous par un nom. Oui, c'est bien cela — »

Et il mentionna le nom d'un prétendu élémental ou esprit de la nature, dont on entendit parler à un certain moment, il y a quelques années à New York.

« Le voici qui vous regarde et il semble chercher quelque chose. Qu'aviez-vous ou que faisiez-vous jadis dont il ait pu avoir connaissance ? »

J'eus alors le souvenir d'une certaine image qui était une copie d'un papyrus égyptien de la Salle des Deux Vérités, représentant *le jugement des Morts* et j'en fis part à mon hôte, en regrettant de ne pas avoir ce document pour le lui montrer. Mais, au moment où je disais cela, je vis l'image elle-même posée sur la table. D'où venait-elle, je ne puis le dire, car je n'avais aucun souvenir de l'avoir apportée avec moi. Quoi qu'il en fut, je ne posai pas de questions et j'attendis pendant que mon hôte scrutait intensément l'espace autour de ma tête.

« Ah ! C'est bien ce qu'il cherchait et il en semble tout heureux » dit-il, comme si je pouvais entendre et voir comme lui-même. Je compris qu'il parlait de l'élémental.

Un moment après, mon attention se trouvait rivée sur l'image. Sa surface se soulevait et s'abaissait comme si des vagues la parcouraient et des craquements s'entendaient de toute part. Les bruits se firent plus forts et les mouvements s'arrêtèrent, tandis que d'un certain point s'éleva une légère vapeur blanchâtre qui flottait en oscillant d'un rythme irrégulier. Pendant ce temps, les étranges visiteurs dont j'ai parlé s'étaient apparemment mis à tourbillonner plus près du papier, tandis

que, de temps en temps, l'un d'eux faisait comme un grand bond en volant d'une extrémité à l'autre de la pièce, et ce mouvement rapide était suivi d'un faible bruit bizarre, comme celui d'un choc métallique.

Ici, contre mon gré, je dois tirer le voile. Qu'il me soit permis de violer les unités littéraires et le plan de ce récit en ne jetant sur le papier que quelques phrases, dont l'imagination tirera peut-être quelques conclusions.

« Ces étranges graphismes qui dessinent une forme ? Très facilement. Ils étaient perçus à l'état de vision par les voyantes dans le temple. Il est tout à fait vrai que les élémentaux n'ont pas de forme considérée comme telle... Mais il en existe indubitablement des types et (ces) Egyptiens n'étaient pas hommes à faire quoi que ce soit d'une façon non scientifique... Il y a une raison occulte pour laquelle, bien qu'ils soient sans forme, ils prennent ces apparences particulières. Et une fois qu'une apparence a été prise et qu'elle a été perçue ainsi par le voyant, c'est toujours la même forme qui se présente aux autres personnes. C'est ainsi que le symbole graphique qui représente la lumière astrale, ou la sagesse, ou l'ange enregistreur, est jaune de couleur, très grand, avec un long bec comme une cigogne ou celui qui pèse l'âme sur la balance est toujours vu avec une tête de chacal. Non, il n'y a aucune interdiction à dire la raison occulte. Tout simplement ceci: si on la révélait, une seule personne peut-être sur des milliers y trouverait quelque signification ou quelque bon sens...

Réfléchissez aussi au fait particulier que les juges qui siègent là au-dessus ont tous des têtes semblables, bien que de couleurs différentes, chaque juge portant sur la tête une plume, emblème de la vérité... Non, ce n'est pas hindou, bien que ce soit la même chose. Ils enseignaient, et je pense que vous pourrez le trouver

dans l'un de leurs livres que « tout est dans l'âme Suprême et que l'âme Suprême est dans tout »². Ainsi la grande vérité est une, bien qu'on puisse la percevoir de mille façons différentes. Nous (Égyptiens) la considérons d'un certain point de vue et prenons en conséquence chaque symbole d'un type conforme à ce point de vue... Et, tout comme les hindous sont accusés d'idolâtrie pour avoir représenté Krishna avec huit bras debout sur le grand éléphant, nous, qui n'avons pas représenté de divinité à huit bras, sommes accusés d'avoir adoré des chacals, des chats et des oiseaux...

« Oui, c'est dommage ; mais le sable qui ensevelit l'Égypte n'est pas parvenu à étouffer la grande voix de ce sphinx qu'est la *doctrine ésotérique*. mais non par notre canal, excepté d'une certaine manière, comme dans le cas présent, de temps en temps. En Inde, la lumière brille et, dans un peuple vivant, réside encore la clef——. »

A ce moment précis, la surface de l'image recommença à onduler, tandis que la même colonne blanchâtre vacillait au-dessus d'elle. Le faible bruit des éléments de l'air recommença et attira de nouveau mon attention, et alors l'image devint immobile.

Je peux dire que toute la conversation n'a pas été rapportée ici. Il n'est pas nécessaire qu'elle le soit. Mon hôte avait conservé tout le temps un parfait silence et il semblait attendre que je parle, aussi je lui demandai : « Qu'est-ce qui vous a amené à quitter ces lieux paisibles où l'on peut atteindre un réel progrès ? »

« Eh bien ! », répondit-il, « sans doute étaient-ils paisibles et bien certainement le progrès était-il possible, mais vous ne

² Bhagavad Gîtâ.

mesurez pas réellement les dangers qu'on y rencontre aussi. Vous avez lu Zanon et peut-être vous faites-vous une idée exagérée de l'horrible Gardien du Seuil, en vous le représentant comme une personne ou une chose réelle. Mais la réalité est bien pire. Lorsque vous allez dans ce que vous appelez ces « lieux paisibles », ce pouvoir devient dix fois plus fort qu'il n'apparaît sur le plan où nous vivons actuellement à Londres. »

« Mais comment cela ? Je m'étais imaginé que là, loin de l'atmosphère corrompue des désirs et des angoisses du monde moderne, le néophyte pouvait naviguer heureusement, sur des mers calmes, jusqu'aux rivages des îles fortunées. »

« Bien loin de là ! Sur ce plan, voici quelle est la situation: alors que du soleil spirituel tombe sur nous, la bienfaisante influence des grands sages qui, entrant dans le paranirvana, abandonnent pour notre bien toute leur bonté accumulée, l'influence maléfique qui est focalisée par le côté sombre de la lune se déverse de même, avec un pouvoir que rien ne limite. Les petites tentations et difficultés de votre vie ne sont rien en comparaison avec ce combat, car c'est alors qu'on réalise à quel point le soi est l'ennemi du soi, aussi bien que son ami. »³

« Mais », dis-je, « la faute commise était-elle grande pour qu'elle vous condamne à cette tâche ? »

« Non, pas au sens où vous l'entendez. Mais une faute bien assez grande cependant et, en conséquence, je dus faire mon choix. A Caracas, vous m'avez vu comme l'illusion d'un certain personnage. Là, je fis ce qu'il fallait, l'illusion était parfaite à l'exception des yeux. Maintenant vous voyez une autre illusion et cependant, en même temps, une réalité dans le sens attribué à ce mot dans le langage des scientifiques modernes. C'est un

³ Bhagavad Gîtâ.

corps qui vit et qui mourra. Le Karma est dur peut-être, mais je ne me regimbe pas. Ce n'est d'ailleurs pas une illusion dans tous les sens si vous comprenez qu'alors que ce corps parle et pense moi qui vous parle ne suis pas visible à vos yeux. »

Ces paroles ne sont pas de moi. Si certaines paraissent vides de sens ou bizarres à de nombreux lecteurs, ne blâmez pas l'auteur de ces lignes. Il y a des lecteurs qui peuvent comprendre. Il y en a d'autres qui ont des pensées latentes qui n'ont besoin que de ces mots pour s'éveiller à la vie. Je ne peux guère donner plus de détails sur mon interlocuteur, parce qu'il avait des raisons de m'en empêcher mais peut-être aurait-il pu lui-même en dire plus à une autre personne.

Notons une chose curieuse digne d'intérêt qui donnera à réfléchir à certains. Lorsque je fis référence à l'emploi de ce corps qu'il avait, pour ainsi dire, *emprunté*, il me dit :

« Ne savez-vous pas que beaucoup d'expériences sont possibles de cette façon et que certains étudiants sont instruits d'une manière particulière ? Je me suis plus d'une fois retiré de ce tabernacle terrestre pour y laisser entrer des êtres qui, tout en faisant assez bien fonctionner la machine pour en faire un usage très respectable, ne savaient pas ce qu'ils faisaient. En quelque sorte, ils étaient dans un rêve. Tant qu'ils étaient dans ce corps, ils étaient essentiellement ce corps, disant ses mots, pensant ses pensées, et ils étaient incapables de le maîtriser. Ils ne le désiraient d'ailleurs pas, puisqu'ils étaient complètement identifiés à lui. En se réveillant ensuite dans leur propre sphère, il arrivait qu'un rêve singulier murmure les fragments d'un chant dans leur cerveau, ou qu'au contraire aucun souvenir ne reste de l'expérience. Dans ce cas le corps étant réellement le maître, il pouvait éventuellement dire ou faire ce que je n'aurais pas permis — ou bien, si l'occupant prenait temporairement le

dessus, il pouvait, par une réelle réminiscence, dire des choses n'ayant de rapport qu'avec une vie dont ses auditeurs ne pouvaient avoir aucune connaissance. »

A ce moment, il y eut un son de cloche. L'atmosphère parut se clarifier. Un étrange parfum, qui ne m'était pourtant pas inconnu, flotta dans la pièce et mon hôte me dit : « Oui, je vais vous lire quelques versets que quelqu'un me dit de vous montrer. »

Il s'approcha de la table et y prit un curieux petit livre imprimé en sanscrit, jauni par l'âge et semblant avoir beaucoup servi. Il l'ouvrit et lut les passages suivants :

« Cet esprit suprême et Etre incorruptible, même lorsqu'il est dans ce corps, n'agit pas et n'est pas affecté, parce que sa nature est sans commencement et sans qualité. De même que l'Akasa qui meut toute chose, ou l'éther, par la petitesse infinie de ses parties, passe partout sans être affecté, ainsi l'esprit Omniprésent demeure dans ce corps sans être affecté. De même qu'un seul soleil illumine le monde entier, de même l'esprit illumine chaque corps. Ceux qui, avec l'œil de la sagesse, perçoivent que le corps et l'esprit sont ainsi distincts et qu'on peut se libérer finalement de la nature animale, vont au Suprême. »⁴

W.Q.J.

⁴ Bhagavad Gîtâ.

UNE CURIEUSE HISTOIRE⁵

Il y a quelques années je me rendis aux lacs de Killarney, mais non dans le simple but de les voir, comme n'importe quel voyageur. Pendant mon enfance j'avais toujours eu l'idée d'y aller et, dans mes rêves, je me trouvais souvent sur l'eau ou errant dans le voisinage. Après avoir eu ce genre d'expérience de nombreuses fois, je me procurai des photographies du paysage des Lacs et fus fort surpris de découvrir que les visions de mes rêves étaient assez exactes pour avoir l'apparence de réminiscences. Mais diverses vicissitudes m'entraînèrent dans d'autres parties du monde, si bien que j'avais dépassé ma majorité sans avoir visité l'endroit ; en fait, je ne pris finalement la décision d'y aller que le jour où, en regardant la devanture d'un magasin à Dublin, mon œil tomba sur une image de Killarney: en un instant, je fus pris d'un intense désir de voir ces Lacs. Je partis donc par le premier train et me trouvai bientôt là-bas, logé chez un vieil homme qui, dès le début, me parut comme un ami de longue date.

Le lendemain, ou même le surlendemain, je passai mon temps à errer sans but ni très grande satisfaction car l'endroit pour son paysage ne m'intéressait pas, après toutes mes pérégrinations sous les climats les plus divers. Mais le troisième jour, je m'égarai dans un champ non loin des rives de l'un des lacs et m'assis près d'un vieux puits. Il était encore tôt dans l'après-midi et l'atmosphère était étonnamment agréable. Mon esprit n'était occupé à aucun objet particulier et je ressentais une inaptitude tout à fait inaccoutumée à poursuivre quelque temps

⁵ Publiée par W. Q. Judge sous le nom de plume « Bryan Kinnavan » dans la revue **The Path** de Décembre 1888.

un train de pensées bien défini. A rester assis de cette façon, un certain engourdissement envahit mes sens, le champ et le puits devinrent gris, tout en restant visibles ; mais il me semblait que je devenais un autre homme ; à mesure que les minutes s'écoulaient, je vis se dessiner la forme ou l'image d'une grande tour ronde, d'environ quinze mètres de haut, dressée tout près du puits. Je secouai ma torpeur et la vision disparut ; je pensai que j'avais vaincu le sentiment de somnolence, mais cela ne dura qu'un moment: l'image revint avec une intensité renouvelée.

Le puits avait disparu et un bâtiment occupait sa place, tandis que la grande tour s'était matérialisée. Alors, tout désir de rester moi-même disparut. Je me levai avec un sentiment mécanique que mon devoir, pour une raison ou pour une autre, m'appelait à la tour: je pénétrai dans le bâtiment où — je le savais — il était nécessaire d'entrer pour atteindre la tour. A l'intérieur, il y avait le vieux puits que j'avais vu lorsque j'étais entré dans le champ, mais cet étrange incident ne retint pas mon attention, car je savais que ce puits était un ancien repère de terrain. En arrivant à la tour, je me trouvai au pied d'un escalier en colimaçon qui montait jusqu'au sommet ; tout en gravissant les marches, j'entendis une voix très familière m'appeler par mon nom — un nom différent de celui que j'avais en venant m'asseoir près du puits et auquel je ne prêtais désormais pas plus d'attention qu'à la place du vieux puits à l'intérieur du mur. Finalement, j'émergeai de l'escalier au sommet de la tour. Il y avait là un vieillard occupé à entretenir un *feu*. C'était le *feu* éternel qui, de connaissance humaine, ne s'était encore jamais éteint ; et seul, de tous les autres jeunes disciples, j'avais la permission d'assister le vieillard dans sa tâche.

Lorsque ma tête arriva au-dessus du niveau du rebord peu élevé de la tour, j'aperçus à faible distance la calme silhouette d'une belle montagne, ainsi que d'autres tours plus proches de cette montagne que la mienne.

« Tu es en retard » dit le vieillard. *Je* ne fis aucune réponse, comme il n'y avait rien à répondre mais je m'approchai et montrai par mon attitude que j'étais prêt à le relever dans la garde du *feu*. Tout en faisant cela, la pensée me traversa en un éclair que le soleil baissait sur l'horizon et, l'espace d'un instant, la mémoire du vieil homme chez qui je logeais me revint, ainsi que la préoccupation du train express qu'il fallait aller prendre en voiture, mais tout cela s'évanouit lorsque le vieillard me regarda, en pénétrant mon cerveau de ses *yeux* perçants.

« J'ai peur de te confier la garde » *fut* sa première remarque. « Il y a près de toi une ombre, noire et silencieuse. »

« Ne crains rien, père » répondis-je ; « je n'abandonnerai pas le *feu* ni le laisserai s'éteindre. »

« Si tu le fais, notre sort sera scellé et la destinée d'Innisfallen repoussée dans le futur. »

Sur ces mots, il partit en me laissant seul et bientôt le bruit de ses pas s'éteignit dans l'escalier qui menait au pied de la tour.

Le feu paraissait ensorcelé. Il avait du mal à brûler et, une fois ou deux, il me paralysa presque de frayeur tant il sembla sur le point d'expirer. Au moment où le vieillard m'avait quitté, il avait pourtant des flammes claires. Finalement, il me sembla que mes efforts, joints à mes prières, étaient couronnés de succès: ce fut une belle flambée qui jaillit et tout sembla pour le mieux. A ce moment précis, un bruit dans l'escalier me fit me retourner et, à ma grande surprise, un homme absolument

étranger arriva sur la plateforme dont l'accès était réservé aux seuls gardiens du feu.

« Regarde » dit-il ; « ces feux là-bas sont en train de mourir. »

J'observai et fus rempli de crainte en voyant que la fumée des tours proches de la montagne s'était éteinte ; dans ma stupeur soudaine, je me précipitai jusqu'au parapet pour voir de plus près. Ayant vérifié par moi-même la véracité des paroles de l'étranger, je me retournai pour reprendre ma garde mais, ô horreur, mon propre feu était juste en train d'expirer. Ni briquet ni amadou n'étaient permis à Ce poste. Le gardien devait renouveler le feu par le feu. Pris d'une frayeur frénétique, je bondis sur du combustible et le jetai sur le feu, je l'éventai, je plaquai mon visage dessus et fis des efforts désespérés en soufflant comme un fou pour raviver la flamme, mais en vain — le feu était mort.

Je fus pris d'un effroi qui me soulevait le cœur et bientôt une paralysie envahit chacun de mes nerfs, à l'exception de ceux qui servent à l'ouïe. J'entendis l'étranger marcher vers moi et alors je reconnus sa voix tandis qu'il parlait. Il n'y avait pas d'autres bruits alentour, tout était mort et froid et il me semblait savoir que l'ancien gardien du feu ne reviendrait plus jamais, que personne ne reviendrait plus jamais, que quelque calamité s'était abattue.

« C'est le passé » commença l'étranger. « Tu viens d'atteindre un point où tu as failli à ton devoir dans la garde du feu, il y a de cela des âges. C'est fait. Veux-tu en savoir plus sur ces choses ? Le vieillard a disparu depuis longtemps et ne peut plus te troubler. Dans très peu de temps, tu seras de nouveau pris dans le tourbillon du dix-neuvième siècle. »

La parole me revint alors et je dis « Oui, il faut me dire ce que tout ceci est ou a été. »

« Cette construction est une vieille tour utilisée par les descendants immédiats des Magiciens blancs qui s'établirent en Irlande alors que l'Angleterre n'était pas encore sortie des eaux de la mer. Lorsque les grands Maîtres durent partir, de strictes instructions furent laissées pour qu'aucun des feux entretenus sur ces tours ne s'éteigne ; l'avertissement fut aussi donné que si les devoirs de la vie étaient négligés, si la charité, le sens du devoir et la vertu étaient oubliés, le pouvoir de maintenir ces feux vivants disparaîtrait graduellement. La décadence des vertus coïnciderait avec l'extinction de ces feux et celui-ci, sur la dernière tour, confié à la garde d'un vieillard et d'un jeune homme, serait le dernier à s'éteindre — s'il devait s'éteindre — car, à lui seul, il pourrait sauver le reste, si ses gardiens étaient fidèles.

« Maintes années s'écoulèrent et la brillante gemme placée au sommet de la montagne d'Innis Fallen flamboya de tous ses feux nuit et jour, jusqu'à ce que, finalement, son éclat semblât se ternir un peu. Les curieuses pierres sonores, que l'on trouve maintenant en Irlande, n'émettaient pas leurs sons si facilement ; ce n'est que lorsqu'un pur et fidèle serviteur descendait de la Tour Blanche que les étranges sons modulés se répercutaient longuement par-dessus les montagnes, émis par la pierre placée près de la montagne couronnée par la gemme. Ces pierres avaient été utilisées par les grands magiciens et, quand on faisait sonner la plus grande de toutes couchée près de la grande Tour Blanche, les fées des lacs apparaissaient. Quand la pierre de la montagne sonnait en même temps que celle de la Tour Blanche, les esprits de l'air et de l'eau venaient docilement se ranger alentour. »

« Mais tout ceci changea peu à peu et l'incroyance fit son apparition, insidieusement, tandis que les feux étaient entretenus pour la forme. »

« C'est sur toi que reposait la confiance, ainsi que sur le vieillard. Mais de vains rêves te retinrent *une* heure plus tard que le moment fixé pour toi pour la garde du feu ce jour fatal — qui appartient maintenant au passé mais que je t'ai montré par ma faveur spéciale. Tu arrivas enfin, mais en retard. Le vieillard fut obligé d'attendre, mais il craignait encore de te laisser seul car il voyait, avec un œil doué de prescience, le sombre doigt du destin. Il descendit l'escalier et, arrivé à son pied, il s'écroula mort. Alors ta curiosité te poussa, à ce moment fatal exact, à fixer ton attention sur une tour située au loin, alors même que tu connaissais la prophétie et y croyais. Ce moment décida de tout — et, pauvre garçon, tu ne pus retenir la main de fer de la destinée. »

« Le feu s'était éteint. Tu retournas aux étages inférieurs ; au pied de l'escalier, tu vis qu'on emmenait le corps du vieillard, et... * * * »

A ce moment, la tour m'apparut comme une forme vague et mouvante ; le bâtiment avait disparu, le puits était tout proche et je me retrouvais dans le champ. Oh !

Bryan KINNAVAN.